



UNE
SÉANCE DE SOURDS-MUETS.



« La reconnaissance est la mémoire du cœur. »
(MASSEU, sourd-muet.)

Par une belle matinée de printemps, dans la saison des lilas et des roses, voyez venir à cette école, de tous les quartiers de la grande ville, à travers les beaux jardins des Plantes, du Palais-Royal, des Tuileries, et du Luxembourg, des familles de sourds-muets; de petites troupes de

pensionnats des deux sexes, nombre de sociétés étrangères et françaises; bourgeois, nobles, ambassadeurs, évêques, députés, cardinaux, pairs, princes et rois accourent; les uns à pied, les autres en riches et pompeux équipages: tous parés comme en un jour de fête.

Ces bandes joyeuses et curieuses de toutes les classes de la société, viennent composer, dans la salle des séances, une nombreuse assemblée de plus de six cents personnes, parmi lesquelles on voit briller de jeunes et belles femmes de tous les pays.

Entrons dans cette salle: d'un côté, à droite, sont assises les jeunes sourdes-muettes, depuis l'âge de cinq, six, jusqu'à quinze et dix-huit ans, uniformément vêtues de robes d'une éclatante blancheur, d'un chapeau et d'une ceinture bleu-ciel; de l'autre côté, à gauche, on voit les jeunes garçons, leurs frères, parés de leur petit costume gris, à parements et revers bleus, comme la ceinture de leurs sœurs.

Quelle douce joie répandue sur ces jeunes et jolies figures! quelle vivacité, quelle expression, dans l'épanouissement de ces physionomies si mobiles des deux sexes! le bonheur de l'innocence du plus bel âge de la vie respire dans leurs modestes regards, dans ces gestes brillants, étincelants comme des éclairs, auxquels

ils sont forcés d'avoir recours pour peindre leurs pensées; car ils n'ont jamais parlé; jamais les accents d'un frère, d'une bonne et tendre mère, ou une voix plus douce encore ne frapperont leurs oreilles, et ne pénétreront jusqu'à leur cœur; jamais ils ne jouiront du charme de l'harmonie. Pour eux, les vallons n'ont point d'échos; les salons sont sans voix, sans retentissement; point de doux murmure du ruisseau, qui invite agréablement à la rêverie. Le bruissement de la feuille qui tombe à travers les branches, le frémissement de la robe flottante sur la lisière d'un bois solitaire, ne feront jamais tressaillir leur cœur. C'est en vain que le rossignol, au printemps, et tous les virtuoses des beaux jours s'efforcent de développer leurs chants: ces bruits lointains, ces sons religieux de cloches, qui se dissipent insensiblement dans le vague des airs, et semblent porter leurs dernières harmonies jusqu'au ciel; toutes ces voix, tous ces langages, tous ces trésors de mélodie, sont comme s'ils n'étaient pas pour de pauvres enfants, qui, plongés éternellement dans l'abîme du silence, ne peuvent et ne pourront jamais les entendre.

Ah! voici les frères Martin sourds-muets, jumeaux, peintres de Marseille, de l'âge d'environ vingt ans; même taille, même figure, mêmes habitudes de corps; même élégance dans

les gestes. L'un est exactement le Sosie de l'autre; ils sont connus dans le monde pour vivre à Paris en faisant le portrait : l'ouvrage, commencé par l'un, est fini par l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. On les prend l'un pour l'autre, tant ils se ressemblent : ce qui a été cause souvent de fort singulières méprises.

Ces deux aimables jumeaux, d'un fort bon ton, mais, ce qui vaut bien mieux, d'un excellent naturel, accompagnent avec les égards les plus respectueux, comme vous voyez, cette grande et belle femme, dont la démarche a je ne sais quoi d'imposant et de majestueux; c'est leur compatriote, déjà sur le retour de l'âge, et pourtant, encore douée de quelques grâces qui attirent tous les regards. C'est une mère, dont le cortège, ou plutôt la parure, se compose de ses douze enfants, bien vivants, groupés autour d'elle, six jeunes filles et six jeunes garçons de 6, 8, 10, 12, 16, 18 ans, nés sourds-muets, parlant alternativement. Cruelle bizarrerie! nous l'expliquerez-vous, messieurs les philosophes, grands scrutateurs de la nature, qui prétendez lui avoir arraché son voile, et vous vantez qu'elle n'a point de mystères pour vous? En attendant les prodiges miraculeux de vos hautes lumières, qui pénètrent et éclairent les secrets les plus cachés, admirons et jouissons d'une

sorte de dédommagement. Ne trouvez-vous pas quelque chose d'antique dans les nobles traits de cette intéressante et belle famille? la coupe de la figure, la vivacité et la profondeur du regard, l'élégance, la grâce des mouvements, et surtout le sang chaud, généreux qui circule rapidement sous cette peau fine, douce, transparente, légèrement brunie par un soleil ardent, ne vous disent-ils pas assez que vous avez sous les yeux des descendants de cette colonie grecque, de ces Phocéens, qui fondèrent Marseille?

A peine ce petit groupe de sourds-muets méridionaux, voyageurs, arrière-petits neveux et nièces des Athéniennes, des Périclès, aperçoivent-ils leurs frères et sœurs de la métropole, qu'ils voient pour la première fois, qu'une conversation très-animée s'engage; on se sourit amicalement, on se touche la main. Ils semblent des compatriotes en pays étranger, enchantés de se rencontrer, de se retrouver, quoiqu'ils ne se soient jamais vus. L'entretien ne tarit pas; ils se parlent tous à la fois, tout à coup, la même langue, le langage d'action, peinture des choses, qui sont les mêmes partout, d'une extrémité de la terre à l'autre. J'ai causé souvent en même temps avec des sourds-muets nés en Amérique, à Rome, à Saint-Pétersbourg; ils auraient vu le jour en Chine, en Laponie, aux antipodes,

qu'ils n'en seraient pas plus pour cela Lapons, Antipodiens, Chinois, Russes, Américains, Romains. Ils ne seraient jamais, et ne sont en effet qu'habitants du monde, cosmopolites, citoyens de la nature, du silence, sourds-muets enfin.

Une heure sonne, une salve d'applaudissements signale l'entrée de l'instituteur, entouré de plusieurs de ses principaux élèves, qui vont se placer sur une estrade devant une grande planche noire.

L'assemblée garde un profond silence et prête la plus religieuse attention.

L'instituteur prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Chacun de vous, mesdames et messieurs, en venant dans l'humble demeure des pauvres enfants sourds-muets, faisait sans doute de bien tristes réflexions sur les bizarreries de leur destinée.

« Vous formiez mille conjectures sur le moyen employé par le maître pour communiquer avec d'aussi singuliers élèves, qui, comme les a définis leur doyen, ne *peuvent* pas entendre et ne *savent* pas parler.

« Mais, s'ils sont sourds, ils ne sont pas aveugles; et *ce que nous ne pouvons faire entrer par la porte*, selon l'expression spirituelle de l'abbé de l'Épée, *faisons-le entrer par la fenêtre*. Si les

sons, la voix, l'accent et la parole, leur manquent, il leur reste la lumière, la physionomie, le regard, les couleurs, les mouvements. Ils exprimeront donc leurs pensées avec des gestes; la langue des sourds-muets sera l'action de l'art oratoire dans toute son extension, essentiellement poétique et pittoresque, peignant ce qu'elle voit, et embellissant ce qu'elle peint, sorte d'imagination extérieure et d'étymologie gesticulée.

« La parole ne communique pas la pensée; seulement au-dehors elle la replie sur elle-même, pour ainsi dire, comme en écho pour qu'elle se féconde. Aussi l'être disgracié, sans audition et sans voix, réduit à ses signes naturels, vivant presque isolé, ne jouit-il pas entièrement de ce précieux et immense avantage; à moins que, par un effort de génie, il ne perfectionne ses signes en les élevant, lui ou quelqu'un pour lui, à la dignité de langue qui peut seule remplacer la parole.

« Voyons, essayons de donner la forme dramatique à notre discours, et tâchons de nous rendre intelligible, en mettant en action cet art difficile de conduire le sourd-muet de ses signes naturels aux signes institués, c'est-à-dire de l'ordre primitif à la convention.

« Prenons pour acteurs ce joli petit chien et ces deux charmants enfants sourds-muets. Venez,

sémillante petite, et vous, espiègle petit garçon d'environ six ans, qui donnez tant de distractions à l'assemblée par la gentillesse de vos signes, et votre mouvement perpétuel. Nous vous demandons *par signes*, à vous, nos acteurs en espérance, qui nous regardez avec vos grands yeux bleus, noirs, et curieux, le nom, par signe, de cet autre acteur non moins remuant que vous, qui, en entrant en scène, commence par vous donner les marques de la plus tendre affection.

« Mais, auparavant, je désire que quelqu'un de l'assemblée veuille bien se dévouer pour elle, en lui donnant le plaisir de le voir essayer, chercher, tâtonner, pour savoir s'il pourra trouver lui-même ce signe, ayant soin de faire tourner nos impatients acteurs pour qu'ils n'en voient rien. »

Plusieurs personnes se lèvent à la fois, et font, comme si elles s'étaient concertées, le même signe que tout le monde emploie pour appeler *un chien*.

A leur tour, après s'être lestement retournés, les petits acteurs ne font pas d'autre signe que nos amateurs officieux, à la grande satisfaction de l'assemblée. Ils se donnent vivement, avec la main étendue, plusieurs petits coups sur le genou; ils frottent rapidement, l'un contre l'autre, le pouce et l'index, en les montrant au chien, qu'ils regardent en riant, et remuant les lèvres

comme pour aboyer. L'interlocuteur intelligent, vigilant et fidèle gardien de l'enfance, à qui on parle sa langue, à cette douce provocation, à cet aimable appel, ne tient pas d'aise : Français bien élevé, qui sait son monde, et acteur consommé qui sait son rôle par cœur, il s'élançe de toutes ses forces, en aboyant de l'accent d'une joie tendre, sur la scène de délices, dans les bras ouverts de ses deux nouveaux amis, qu'il couvre de mille caresses.

Remarquez ce qui se passe en même temps au tableau noir. Un sourd-muet, étranger à la scène, et auquel on ne faisait pas attention, par un petit mouvement d'amour-propre, qu'on saurait réprimer s'il devenait dangereux, *écrit* sur le tableau, ce qu'il ne sait peut-être que depuis un instant, le nom *chien*, sous la seule dictée, par signe de nos deux petites bonnes gens, ses frères en silence. Notre petit docteur, enchanté de son chef-d'œuvre, est plus content de lui qu'un général d'armée qui vient de remporter une victoire. Nous venons de dire que notre jeune savant n'a acquis sa science que depuis peu de temps, nous étions dans l'erreur; il doit y avoir plusieurs années, puisqu'il sait *écrire, nommer, décrire* et *définir* les objets, et surtout les animaux.

Assurément ce signe de *chien*, tel qu'il vient

d'être fait, est naturel ; mais il existe un axiome dans la science, qui dit, que *ce n'est pas le signe qui appelle l'idée*, mais bien l'objet : autrement ce serait intervertir cet ordre naturel des choses : *objet, image intellectuelle, idée, signe, parole, mot, lecture vocale et lecture manuelle* : tout cela va s'expliquer.

D'ailleurs ce signe ne suffirait pas pour faire connaître le chien, dont il n'est qu'un croquis, et bien moins pour donner au nom sa valeur. N'en doutons pas, cette valeur du nom est connue de notre petit savant. Mais comment l'a-t-il apprise ? Son maître, à l'aspect du chien, en a tracé le dessin, sans négliger, comme une chose indispensable, entre le dessin et le nom dont il veut donner l'intelligence, d'expliquer par écrit, à la faveur des gestes, de la génération des idées, et de l'étymologie, choses immenses ! toutes les qualités et propriétés du chien ; de désigner la classe à laquelle il appartient dans la nature, en parcourant de l'œil de la pensée tout ce qui le caractérise : la respiration, le mouvement, le sommeil, la veille, le boire, le manger, et toutes les fonctions nécessaires à sa conservation ; enfin, son tempérament, ses habitudes, son instinct, son caractère, ses mœurs.

« Tout cela est bien, » dit en élevant la voix un auditeur, et, s'adressant à l'instituteur ; « mais,

« vous ne nous avez pas expliqué comment vous enseignez à vos élèves la *valeur* du nom ?
« Comment ce nom est le nom de tel objet plutôt que de tel autre objet ? Conçoivent-ils que ce mot est le nom de ce fidèle animal, compagnon de nos bons et mauvais jours, et qui ne nous abandonne jamais ? Non, ils ne le conçoivent pas, parce que le nom *chien*, imposé à cet animal, est arbitraire ; *chien*, parlé ou écrit, n'est pas même pour eux un mot, puisque vous ne leur avez pas fait connaître l'alphabet qui est l'ensemble des éléments des mots. »

« Vous avez raison, monsieur, » réplique l'instituteur, « réparons notre oubli. Établissons cette convention entre nous et notre élève. L'objet est absent, le nom est écrit autour du dessin, nous montrons le dessin à ce petit élève qui va aussitôt nous chercher l'objet. Essayons la contre-épreuve ; faisons-nous faire la leçon.

« L'élève devenu maître nous montre le dessin : nous feignons de nous tromper, nous lui apportons un autre objet. Voyez aussitôt l'élève-maître hausser les épaules, et, avec un petit air de pitié ironique, courir nous chercher lui-même le véritable objet du dessin.

« Voilà la convention bien établie jusque-là, grâce à la nature, qui nous conduit par la main. Mais si, au lieu de montrer le dessin, nous l'ef-

façons, toujours en l'absence de l'objet, et que nous ne montrions plus que le *nom*, il y aura hésitation de la part de l'élève à nous apporter le véritable objet. Cependant, en insistant à plusieurs reprises, en reproduisant le dessin et l'effaçant, l'hésitation ne durera que le temps nécessaire à l'esprit de concevoir que le nom, bien que ne ressemblant pas du tout au dessin, lui sera constamment substitué, et remplacera l'objet avec lequel il n'a pas plus de ressemblance. L'élève alors concevant cette substitution, convaincu qu'elle est sans supercherie, et qu'au contraire elle va être d'une immense utilité, y consent. Voilà la convention établie, cimentée par le consentement mutuel, le mot mis en *valeur* comme une terre en *labour*, et devenu *nom*. C'est ainsi que prend naissance la propriété et qu'on l'acquiert par le travail.

« Faisons maintenant connaître à l'élève les éléments du nom, c'est-à-dire les lettres, dont la totalité s'appelle *alphabet*.

« Nous avons eu soin d'écrire toutes les lettres de l'alphabet dans un coin de la planche comme dans un magasin. C'est pour nous la palette du peintre, où nous irons désormais chercher nos couleurs pour peindre tout ce qui frappera notre vue. Mais, auparavant, toutes ces lettres ont été connues, imitées, écrites par

l'élève. Il les sait par cœur. Ce sont ses jouets.

« Nous avons d'abord écrit les noms, composés du moindre nombre de lettres, dont *l'articulation vocale* est produite par l'élève sans qu'il s'en doute. Car la surdité n'empêche pas le jeu de l'instrument vocal, et ne prive pas le sourd, quoique à son insu, et involontairement, des voix et des articulations qui sont l'objet des lettres, et les éléments de la parole.

« Nous avons écrit assez de noms en faisant marcher de front tous ces exercices, pour employer toutes les lettres, et pour épuiser l'alphabet. Nous sommes arrivés enfin, à force d'activité, de temps, et de patience surtout, à faire connaître l'objet à l'élève, à lui en faire trouver le signe, à le lui faire dessiner, à écrire le nom, à lui en apprendre l'alphabet manuel, et, à force de répétition, à lui en faciliter la rapide exécution. Maintenant, qu'avons-nous à faire? Nous n'avons plus qu'à lui rendre la parole en dépit de l'ouïe, qui paraît vouloir résister encore longtemps aux efforts de l'art. Quand je dis rendre la parole à un muet, je ne m'exprime pas exactement, puisque ce n'est que lui faire exécuter volontairement, sciemment, les articulations et les voix qu'il produit machinalement et sans le savoir. Je lui fais connaître le trésor qu'il a en lui, et je lui apprendis à s'en servir. Daignez vous